

MESSAGE DE VENDREDI SAINT

Entre la sixième et la neuvième heure, il se fit des ténèbres sur toute la terre.

L'évangéliste Matthieu met une série d'évènements extraordinaires en relation avec la mort de Jésus : une soudaine obscurité générale, la voile du temple qui se déchire, l'ouverture de tombeaux et des ressuscités qui envahissent les rues de Jérusalem...

Les biblistes ont de solides raisons de penser que le récit de la passion balisait à l'origine un pèlerinage des premiers chrétiens sur les lieux mêmes de l'arrestation, de la condamnation et de la crucifixion de Jésus. La plus ancienne version vient de Marc, les trois autres évangélistes s'étant contenté de la recopier en y ajoutant des notations de leur cru.

Il s'agit donc ici non de faits historiques mais de notations symboliques destinées à la méditation des pèlerins. Pour eux, elles étaient pleines de sens.

Essayons de les décrypter.

Le soleil s'est voilé la face.

La naissance du culte au Dieu unique est plus ancienne que Moïse. Elle remonte à la réforme religieuse du pharaon Akhenaton, de la 18ème dynastie d'Egypte. Une stèle de cette lointaine époque montre la représentation primitive du Dieu unique, un disque solaire dont les rayons illuminent les êtres et les choses.

Quand bien même le Dieu de la Bible n'est pas représentable (« Personne n'a jamais vu Dieu » Jn 1), les caractéristiques qui s'attachent au disque solaire ont influencé la manière de parler de Dieu : la lumière, le ciel, la gloire (l'éclat), la majesté, la force... Les psaumes sont remplis de ces qualificatifs. Nos prières et nos liturgies aussi.

Que le soleil se soit voilé la face fait entendre la fin de ces images royales. La Croix signifie le deuil de cette manière de parler de Dieu.

Dieu n'est plus à rechercher dans les cieux. Il est désormais présent autrement. Ce n'est plus à l'extérieur qu'il faut chercher Dieu mais à l'intérieur de l'homme.

Le rideau du Temple se déchire en deux.

A l'annonce de la mort de Saül et Jonathan, il est dit que le roi David déchira ses vêtements. C'était la manière traditionnelle d'entrer dans le deuil à l'annonce de la mort de quelqu'un. Tout se passe comme si le Temple lui-même prenait le deuil de Jésus.

Mais le symbole ne s'arrête pas là. Au cœur du Temple se tenait un lieu très saint séparé du reste par un grand rideau. Il est écrit que la présence divine a choisi d'y résider tout en restant cachée. En fait, le lieu saint était absolument vide.

Le rideau indique donc la nature séparée de la vie spirituelle.

D'un côté l'existence profane et quotidienne, de l'autre la présence divine. La religion, avec ses codes, ses interdits, ses sacrifices et ses prêtres est la gardienne du rideau, donc la gardienne du sacré.

La déchirure du rideau signifie la fin de la séparation entre la présence divine et le monde profane. La formule de l'unité de l'Univers est la quête des physiciens contemporains. Il en va de même pour l'unité spirituelle de l'Univers. La présence divine est cachée partout et plus seulement dans le lieu saint du Temple. Sous le regard de Dieu, la création est homogène. Ce n'est ni à Jérusalem, ni sur le mont Garizim, ni a fortiori à Rome, Genève, la Mecque ou Bénarès qu'il faut adorer. Dieu est esprit et un culte doit lui être rendu en esprit et en vérité.

La Croix a fait le deuil des religions qui séparent. Nous assistons aujourd'hui au grand retour des suprématismes, des exclusivismes et des discriminations religieux. Loin de nous réjouir, ce retour devrait nous alarmer. Il est le symptôme d'une grave régression spirituelle.

L'incarnation, culminant avec la Croix, annonce la présence cachée de Dieu partout, dans nos histoires très terrestres, promises aux intempéries, aux orages comme aux fleurs et aux fruits et dans toutes nos morts, au propre et au figuré.

La terre tremble et rend ses morts...

La terre est la marque de l'indépassable destin de l'homme. Tu es poussière et à la poussière tu retourneras. Cela est tellement évident que les Anciens – Homère, Hésiode, l'Ancien Testament – avaient situé le séjour des morts sous la terre. Un lieu crépusculaire d'impuissance et de résignation pour les âmes censées mener là une existence fantomatique et diminuée.

Or voici que la terre rend ses morts. Un principe totalement nouveau fait son apparition, celui de l'espérance. L'espérance que le destin mortel de l'homme sera dépassé. Il se produit un changement de registre : de l'ici-bas à l'au-delà, du fini à l'infini. De plus, cette espérance est personnelle. Au terme de mon voyage terrestre, mon voyage spirituel se poursuit jusqu'à l'accomplissement final de toute chose. La mort n'est plus la réalité ultime, même si comme le dit Thomas d'Aquin, notre espérance nous est encore voilée pour l'instant.

Nous ne savons pas « comment » ce sera lorsque nous serons mort, nous ignorons « ce qui se passera » de l'autre côté. De ce point de vue, les spéculations de Paul sur « Comment les morts ressuscitent-ils ? » (1Co 15) sont tout à fait vaines. Le fait que nous espérons est une certitude, l'objet de cette espérance aussi, mais la nature exacte de ce qui est en question demeure inaccessible.

Venons-en à la dernière parole de Jésus : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Cette question poignante que Jésus lance à son Père est la citation du premier verset du psaume 22. Il ne s'agit donc pas d'une interpellation athée ou nihiliste. Tout au contraire, elle interpelle à l'intérieur de la foi. Il s'agit d'une protestation contre Dieu depuis l'intérieur de la foi. On est parfois pour Dieu, souvent contre Dieu mais jamais sans Lui. C'est important.

Jésus parle de l'extrême solitude qu'il est en train d'éprouver à son dernier instant. Nous en avons fait ou nous en ferons l'expérience, à l'heure de notre mort ou à un autre moment. Quand rien ne vient à notre secours. Pas de miracles, pas de coup de théâtre, on est livré à ce qui règne sur nous, la souffrance et la mort. Ce dont Jésus se sent abandonné est ce dont on se sent soi-même abandonné : l'intervention d'une armée céleste, l'invulnérabilité que la foi est supposée conférer, la protection des rites de la religion, tout cela est vain.

En nos temps troublés, ponctués de massacres et d'attentats de masse à répétition au cœur de nos grandes et belles cités d'Europe, alors que l'avenir à moyen terme s'annonce bien sombre, nous avons le sentiment légitime que Dieu nous a abandonné. A nos prières répondent son silence et son absence. Il est certain qu'il n'enverra pas une légion d'anges pour nous délivrer de nos ennemis, pas plus que nos rites et nos religions ne nous protégeront de quoi que ce soit.

Devant l'échec manifeste d'une manière archaïque de parler de Dieu et d'y croire (on croit à ce qu'on dit, en général), il faut tirer la leçon de vendredi saint, la leçon de ténèbres.

Une instance veille, en retrait, présent d'une autre façon et faisant signe d'une autre manière. Pas plus que Jésus à ses derniers instants nous n'en avons conscience mais elle est consciente de nous. Dans l'ombre épaisse du soleil disparu grandit ce qui sauve.

Ce que les impressionnantes images de Matthieu expriment, c'est une nouvelle conception de Dieu.

Résumons-là ainsi : Dans la profondeur de notre vie et dans la profondeur de notre mort se tient la même Présence bienveillante.